

Survoler son existence *O'Horten* de Bent Hamer

Stéphane Defoy

Volume 27, Number 2, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Defoy, S. (2009). Survoler son existence / *O'Horten* de Bent Hamer. *Ciné-Bulles*, 27(2), 2-5.

Survoler son existence

STÉPHANE DEFOY

Moins réputé que d'autres cinéastes scandinaves (Lars von Trier, Suzanne Bier, Aki Kaurismaki), le Norvégien Bent Hamer (**Eggs, Kitchen Stories**) revient à l'avant-scène avec un quatrième long métrage qui camoufle, derrière une intrigue apparemment sans surprise, un humour soigné soulignant le côté imprévisible d'un personnage ouvert au changement. Après son aventure américaine, **Factotum**, le réalisateur retourne dans sa Norvège natale. Il concocte, cette fois, une histoire qui prend forme à partir de souvenirs de ses nombreux périples en train. **O'Horten**, qui prendra l'affiche le 5 juin prochain, s'intéresse à un cheminot au bord de la retraite. Le long métrage débute alors que Horten entame son dernier trajet comme conducteur de train de voyageurs. Après 40 années de bons et loyaux services, le vieil employé tire sereinement sa révérence dans un dernier aller-retour Oslo-Bergen.

Toute sa vie ayant été organisée en fonction des horaires de départ et d'arrivée des locomotives qu'il conduit, Horten se retrouve pour ainsi dire le bec à l'eau avec des journées dont il ne sait que faire. C'est à cet instant que le film prend une tournure inattendue. Avec un cinéaste de la trempe de Hamer qui s'attarde à chaque détail pour en extraire tout le potentiel humoristique ou dramatique, il va de soi que le virage s'effectue tout en douceur. Peu à peu, de courtes séquences confèrent une dimension insolite à un récit jusque-là somme toute conventionnel. C'est ainsi que la routine lancinante du retraité se transforme, au gré de rencontres inhabituelles

et de situations peu banales, en une quête d'identité où un indéfinissable sentiment d'étrangeté plane dans l'air froid de la capitale norvégienne. Il faut souligner que la trame musicale du groupe norvégien Kaada aide grandement à façonner cette ambiance déconcertante. Force est de constater que ce long métrage en apparence anodin acquiert sa singularité presque à l'insu du spectateur. Ainsi, Horten, dont le prénom Odd (qui signifie étrange en anglais) est prémonitoire de la suite des événements, croisera sur son chemin un enfant qui refuse de le laisser partir avant de s'endormir, un client de restaurant porté sur le saumon ainsi qu'un mythomane conduisant sa voiture les yeux bandés. Le caractère particulier du personnage principal, malgré son apparence calme et posée, sera également évoqué lors d'un passage drolatique où le cheminot, échouant dans un aéroport, attire l'attention des chiens renifleurs tout en déclenchant tous les détecteurs de métaux sur son passage.

Chronique gorgée de tendresse et de mélancolie considérant le vieillissement autrement que mortellement fastidieux pour qui accepte de bifurquer des sentiers battus, **O'Horten** offre une intrigue subtile d'où émane une douce langueur. Les ambiances feutrées, résultant d'un éclairage discret de même que du regard distancié propre à plusieurs cinéastes scandinaves, confèrent au film son intérêt. Dans ce long métrage, on retrouve l'humour aigre-doux auquel nous avait habitué le réalisateur de **Kitchen Stories** de même que l'acuité de son regard face à des situations au départ sans importance. En revanche, c'est la pre-

mière fois qu'il porte un soin aussi méticuleux à la composition d'un univers inhabituel et à des situations qui en apparence n'ont rien d'exceptionnel. Il faut reconnaître que le cinéaste est passé maître dans l'art de placer son récit quelques pas à côté du réel, permettant à l'auditoire de rester accroché à la proposition tout en ne sachant pas trop sur quel pied danser. C'est particulièrement le cas d'**O'Horten** qui ne pêche jamais par excès d'extravagance, bien que la finale, captée au sommet d'une piste de sauts à ski, emprunte la voie du surréalisme. Une fois de plus, Hamer surprend avec une séquence à la fois poétique et émouvante où règne le silence d'une nuit d'hiver. S'appuyant sur une mise en scène sobre, cette œuvre inusitée dans le paysage cinématographique actuel donne aussi matière à réflexion sur la mort en optant pour une retenue des sentiments et un minimalisme dans l'approche. **O'Horten** est certes à ce jour le film de Hamer qui s'éloigne le plus de la conformité.

L'humour scandinave

Outre la neige, tapis blanc à l'infini couvrant l'immensité de ses paysages extérieurs, Hamer reste fidèle aux particularités du cinéma scandinave dont l'intégration d'un humour pince-sans-rire est l'une des caractéristiques récurrentes. Le Finlandais Aki Kaurismaki (**L'Homme sans passé, Au loin s'en vont les nuages**) l'utilise pour faire ressortir le comique des situations dans lesquelles s'empêtrent ses protagonistes, des perdants que la vie laisse en plan. Il émane de sa mise en scène, froide et statique, une fine part d'humanité qui rend



Odd Horten (Baard Owe), personnage au cœur du plus récent film de Bent Hamer

ses personnages impassibles un brin attachant. De son côté, le Suédois Roy Andersson (**Chansons du deuxième étage, Nous, les vivants**) laisse planer une ironie douce-amère dans ses films constitués de tableaux impressionnistes, réussissant par le fait même à atténuer la sensation apocalyptique de son univers stagnant aux fortes teintes verdâtres. Le réalisateur, apprécié par feu Ingmar Bergman, semble nous souffler à l'oreille que les lendemains seront obscurs, mais qu'il faut prendre le tout avec un grain de sel pour ne pas sombrer dans la dépression profonde. De son côté, Hamer use de l'humour scandinave afin de mettre en relief le côté ridicule de certains moments de l'existence. Ses longs métrages, d'une lenteur étudiée, dénotent un parcours des plus intéressants.

Complétant ses études à la réputée Stockholm Film School, Hamer fonde, à Oslo en 1994, sa compagnie de production : Bul-Bul Film. Écrivant ses scénarios, il s'assure ainsi le plein contrôle de ses projets. Il réalise un premier film, **Eggs** (1995), qui ra-

conte l'histoire de deux frères septuagénaires vivant dans la même maison et dont le quotidien sera chambardé par l'arrivée d'un de leurs enfants. C'est en 2003 que la carrière du réalisateur prend son véritable envol avec **Kitchen Stories** qui, tout comme son film précédent, est présenté à La Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes. Pour cette histoire, Hamer s'est inspiré d'une enquête publiée dans un magazine norvégien dans les années 1950. On y faisait état des déplacements de la ménagère dans sa cuisine pour la réalisation des tâches habituelles. Le cinéaste récupère l'idée en substituant la femme au foyer par un célibataire endurci. L'action de **Kitchen Stories** se concentre donc autour de la cuisine d'Isak, un vieil homme vivant seul qui a accepté de faire partie de la fameuse étude.

Deux hommes, une cuisine

D'entrée de jeu, la singularité de la proposition provoque l'engouement pour cette histoire non conventionnelle. Folke,

un observateur, suédois par-dessus le marché (ce qui donne lieu aux sempiternelles blagues sur les différences culturelles entre la Suède et sa sœur cadette, la Norvège), juché sur une chaise de type *lifeguard*, scrute chaque mouvement du vieil homme taciturne qui semble regretter d'avoir accepté d'être un des cobayes de cette enquête idiote. Cette comédie un brin dramatique profite du comique des situations qu'elle provoque pour égayer l'atmosphère lourde qui s'installe rapidement entre les deux protagonistes. L'incongruité de certaines séquences révèle l'inventivité du cinéaste qui impose sa signature par un style visuel conscient de ses effets.

Le professionnalisme étant de rigueur entre le scrutateur et le sujet observé, tout contact verbal est à proscrire; ainsi, la première portion du film se fait avare de dialogues alors que le scénario crée de multiples circonstances favorisant un rapprochement des deux hommes. Le réalisateur tire le maximum des espaces restreints qu'il filme — la cuisine d'Isak et la

roulotte où Folke vit le temps de l'enquête — pour mettre en place un univers particulier traduisant la solitude des deux personnages, malgré leur évident besoin de socialiser. S'appuyant au départ sur un processus de différenciation des deux hommes, il tisse par la suite des liens ténus favorisant un apprivoisement maladroit, mais néanmoins touchant, qui s'accroît au fil de l'intrigue. Le film, qui revendique la méthode burlesque à la scandinave (regard à distance sur des situations inhabituelles livrées dans des plans fixes qui se prolongent), se transmue doucement en une fable sur l'amitié. Les confessions s'accumulent et l'intrigue, au début mince comme un fil, acquiert plus de profondeur grâce à des touches dramatiques rappelant la fragilité humaine. En revanche, certains éléments inscrits au scénario (un cheval sur le déclin, un hangar rempli de poivre) auraient pu être soustraits sans que le récit en souffre. Bien que la recette soit vieille comme le monde — deux personnes que tout oppose développent au fil du temps une sympathie mutuelle — la mécanique bien huilée dans laquelle Hamer insère un excellent duo d'acteurs fait de **Kitchen Stories** un film sympathique et sans prétention. Et la preuve par l'exemple qu'aucune étude scientifique n'est en mesure de

cerner la richesse inépuisable que recèle l'expérience humaine.

Le vieux Buk

Fort du succès international remporté par **Kitchen Stories**, Hamer s'aventure, en 2005, dans un projet très différent : celui d'adapter à l'écran l'univers d'un écrivain-culte devenu célèbre pour ses frasques et son impolitesse légendaires : Charles Bukowski. L'écrivain, qui a rendu l'âme en 1994, a laissé une œuvre littéraire (*Journal d'un vieux dégueulasse, Souvenirs d'un pas grand-chose*) dépeignant une existence morose (souvent inspirée par ses expériences personnelles) constituée d'errances éthyliques. Pour son premier long métrage filmé en sol américain (au Minnesota), le cinéaste a vu juste en s'associant à Jim Stark, un producteur ayant collaboré, entre autres, avec Jim Jarmusch et Gregg Araki. Il s'assure ainsi que son projet conserve un caractère indépendant, statut difficile à maintenir au pays de l'Oncle Sam.

D'autres réalisateurs ont vu dans les écrits de Bukowski des occasions d'adaptation cinématographique. Citons **Contes de la folie ordinaire** de Marco Ferreri et surtout **Barfly** (scénarisé par l'écrivain lui-même)

de Barbet Schroeder, soutenu par une performance mémorable de Mickey Rourke dans la peau du romancier. Pour sa part, Hamer s'attaque au roman autobiographique *Factotum*, publié en 1975, dans lequel le vieux Buk raconte ses mésaventures à travers son *alter ego* de toujours, Henry Chinaski. Hamer se fait un point d'honneur de reconstituer le plus fidèlement possible l'univers de cette personnalité hors norme. Beuveries, baisés avec des femmes rencontrées dans des lieux miteux, courses de chevaux, combines foireuses, bars de danseuses sordides, tout y est. Le récit s'articule pour l'essentiel autour des nombreux emplois temporaires que collectionnait l'écrivain avant de voir ses textes publiés par des magazines. Livreur de glace, réparateur de vélos, confectionneur de boîtes, nettoyeur d'œuvres d'art, Chinaski trimalle sa mauvaise mine dans les recoins de l'Amérique profonde en maintenant malgré tout son idéal : écrire sa poésie d'écorché vif tout en adoptant un mode de vie carburant à l'alcool. En fait, le long métrage repose sur une série d'anecdotes relatées dans le livre où l'état d'ébriété demeure la constance. Le regard que le cinéaste porte sur ce clochard céleste est néanmoins empreint d'une belle sobriété et évite de tomber dans le misérabilisme



Kitchen Stories



Factotum



Odd Horten en compagnie de sa mère

et la déchéance. Il ne cède jamais à la tentation de mettre l'accent sur le côté pittoresque, confrontant et mal élevé propre à ce genre de personnage haut en couleur.

C'est pourquoi la proposition semble sage par rapport à la légende de Bukowski en Amérique : un génie du texte s'enfonçant dans la soûlerie. De cette façon, le portrait reste plus près de la poésie de l'auteur, donnant la chance au talentueux Matt Dillon (**Drugstore Cowboy**, **Crash**) d'offrir une prestation nuancée dans la peau d'un ivrogne frappé par des illuminations qu'il scribouille dans des carnets. L'acteur américain est aussi appuyé par deux comédiennes de talent, Lili Taylor (**The Notorious Bettie Paige**) et Marisa Tomei (**The Wrestler**), qui campent à tour de rôle des compagnes d'infortune de Chinaski. En revanche, l'humour absurde qui faisait le délice de **Kitchen Stories** trouve moins sa place dans **Factotum**, le réalisateur s'efforçant de traduire à l'écran l'atmosphère glauque dans laquelle se complait le personnage central. À mi-parcours, on sent l'intrigue

tourner en rond, mais comment faire autrement lorsque la situation du protagoniste demeure au point mort. **Factotum** laisse néanmoins planer un brin d'ironie gracieuse qui fait tant le charme des films de Bent Hamer.

En regardant de plus près son parcours cinématographique, on constate que Bent Hamer s'intéresse, en fin observateur, aux gestes du quotidien pour leur insuffler un soupçon de burlesque et une pincée de tendresse dissimulés dans un traitement cinématographique qui peut paraître de prime abord froid. Toutefois, sa vision absurde et grotesque de l'existence ainsi que la finesse avec laquelle il récupère le caractère tragique de certaines séquences de vie pour en extraire la dimension cocasse confèrent à sa démarche un caractère singulier. Ses personnages, exclusivement des hommes d'âge mûr s'accommodant d'une solitude qui s'explique en partie par un réseau social limité, semblent survoler leur existence. On a cette impression récurrente que les protagonistes finissent par se retrou-

ver, au même titre que le spectateur, témoins du défilement de leur quotidien sur lequel ils n'ont plus d'emprise. C'est particulièrement vrai pour le vieux conducteur de train d'**O'Horten** qui, grâce à son ouverture sur le monde, accepte de se laisser bercer par une vague gorgée d'absurdité venant mourir sur les grèves d'une humanité s'engouffrant dans son triste destin. Figé dans la froideur des hivers enneigés, le cinéma de Bent Hamer dégage, dans des élans de délire contrôlé, une enveloppante chaleur humaine qui lui permet de nager à contre-courant à partir des glaces de la Mer du Nord jusqu'à nos contrées lointaines. ■

O'Horten

35 mm / coul. / 90 min / 2007 / fict. / Norvège

Réal., scén. et prod. : Bent Hamer

Image : John Christian Rosenlund

Mus. : Kaada

Mont. : Pal Gengenbach

Dist. : Métropole Films

Int. : Baard Owe, Espen Skjønberg, Gittha Norby